LA NEIGE

—:o:—

Il pleure du soleil très pâle sur les fleurs,
Dans les jardins mornes et froids comme des marbres
La neige suspendue aux squelettes des arbres
Etale sa dentelle frêle de blancheur.

La campagne est déserte en son manteau d'hermine
Que le soir velouté tache d'un reflet d'or....
La nuit se fait dans le silence et dans la mort,
Et l'horizon s'argente où la lune chemine.

Il pleure du soleil très pâle sur les cœurs
Brisés dans leur secret ou dans leur espérance
Et tout l'être est meurtri d'une chère souffrance.

Il n'est plus de parfum, ni de rose d'automne,
Et sur les âmes et les rêves et les fleurs
C'est bien la même neige après tout qui floconne.

Mondanités.

Lundi après-midi, a eu lieu chez Mme Henry V. Beer, un bridge suivi d'un thé en l'honneur de Mlle Fannie Ballard, de Louisville, Ky. Les personnes présentes comprenaient Mlles Ruth Bush, Emma Grima, Sidney Lee Brousseau, Kate Nott, Helene Maury, Fenella Hero, Stéphanie Levert, Lucy Claiborne Hilda Meyer, Margot Lelong, Evelyn Butts, Thérèse Kohn, Isabel Sprague, Virginia Meyer, Jean Gannon, Alice Miller, Mabel et Nellie Dwyer. Des ombrelles offertes comme prix ont été gagnées par Mlles Kohn, Miller, Maury et Nellie Dwyer. A Mlles Virginia Meyer, Fenella Hero et Virgie Legendre sont allées les consolations. Dans la salle à manger où la table luxueusement garnie était ornée de roses et de rubans roses, le thé et le chocolat étaient servis par Mlles Anais et Virgie Legendre.

Le Cercle Polyhymnia fait des invitations pour sa quatrième soirée musicale qui aura lieu jeudi soir à 8:15 chez Mme John Callan, 1712 rue Baronne.

Mme Alice W. Calder a donné une ravissante partie de cartes mardi soir pour sa petite-fille, Mlle Alice Shiell. Parmi les assistants: Mlles Katharine Andrews, Jeanne Lange, Cora Wisner, Germaine Stouse, Elise Parrish, Amélia Baldwin, Fenella Hero, Jessie Carter, Olive Manson, Mary Hosmer, Olga Rocquet, Stella Harang, Nina Waters, Gertrude Stott, Stella Homer, et MM. Chester Dickson, George Coiron, Allain Freret, Henry Elder, Charles Gilbert, Henry Harris, Lee Renshaw, W. R. Adams. Henry Jumonville, Gray Richardson, Miller Gordon, Douglas Black, Dr Allan Kennedy, Angus Littlejohn, L. Atkinson, Henry Stouse, Charles Gilbert, James Pagaud. Les prix très élégants, ont été obtenus par Mlle Andrews, Mlle Parrish, M. Adams et Dr Kennedy et les consolations par Mlle Hero et M. Coiron. Des oeillets rouges et des plantes vertes décoraient les salons.

Une réunion musicale aura lieu chez Mme Robert Wynne Rogers jeudi après-midi.

Mme Albert Baldwin et Mlle Alice Baldwin ont été les hôtes de Mme Robert Moore à la Passe Christian la semaine dernière.

Mlle Emma Hincks a donné mardi après-midi, un bridge whist et un très joli lunch en l'honneur de Mlles Rose et Bessie Matthews de Philadelphie. Les salons étaient décorés de palmiers et de fougères, et la table était ornée à ravir d'oeillets rouges contenus dans des vases de cristal. Les glaces avaient la forme de roses American Beauty. Mlles Matthews recevaient avec Mlle Hincks, et avaient de beaux bouquets d'American Beauties offerts par elle. Les prix que représentaient des coupes de cristal furent gagnés par Mmes T. R Richardson, V. E. Michel, F. Mioton, James Dinkins, W. J Castell et Mlles Laura McCloskey et Delphine Fortier. Parmi les personnes présentes: Mmes A. Ledoux, Locke Breaux, Charles Théard, A. B. Gaudet, Henry Plauché, Ernest Miltenberger, A. Salaun, W. E. Milton, William Jay, Paul Gelpi, John S. Stearnes, de la Virginie, L. D. Goodrich, E. V. Michel, William Nolan, W. Castell, F. S. Mioton, Clarence Pitard, Bergeron, William Nourse, A. Salaun, Robley S. Stearns, E. Mioton et Mlles Laure Carrière, Delphine Fortier, Agnès McArthur, Louise Cohen.

Mardi soir Mlle Hincks recevait encore, et ses invités étaient cette fois, Mlles Bessie et Rose Matthews de Philadelphie, Lottie Waterman, Corinne Fortier, Pearl Piersons, Héloise Lanusse, Alice Posey, Mathilde Tacon, Cécile Lebesque, Marie Walsne, Pearl Piserros, J. Fell. Agnès McArthur, Mmes Ruddin, A. B. Gaudet, Robley Stearnes, W. G. Blaisdell, Paul Gelpi, Henry Plauché, et MM. Stuart Handy, George Coiron, Dr Gelpi, Bernard Avegno, Jne, Albert Andrews, M. Burgess, Andrew Fitzpatrick, Dr Treller, Delvaille Théard, Emile Meyer, James Plauché George Labarre, Robley S. Stearnes, Henry Plauché, Albert Andrews, M. Burguess. La soirée a commencé par une partie de bridge et s'est terminée par un souper. Les prix ont été obtenus cette fois par Mlle Tacon, Mme Gelpi, Mme Plauché et MM. Andrews, Fitzpatrick, Théard et James Plauché.

Mme Rufus E. Foster donnera un lunch mardi après-midi.

Très beau dîner chez M. et Mme George B. Matthews jeudi soir, en l'honneur du Rév. et de Mme George Henry Cornelson. Les autres convives étaient M. et Mme W. A. Dixon, M. et Mme Martin L. Matthews, M. et Mme William Warren, Mlles Mary et Adèle Matthews, M. et Mme Andrew Stewart, Jr, Mlle Emily Dwyer et MM. Charles Matthews, William McMillan et William Matthews.

Un très joli mariage de la semaine a été celui de Mlle Jeanne Lafargue, et de M. A. Mario Saracco, de Turin, Italie, que l'on célébrait lundi soir, à 6:30, en l'église St-Augustin, en présence des parents et de quelques amis intimes. L'édifice sacré était brillamment illuminé, et le grand autel au pied duquel l'union du jeune couple a été consacrée par le Rév. Père Subileau, était paré avec un goût parfait et magnifiquement éclairé à l'électricité. Aux sons de la marche de Lohengrin exécutée à l'orgue par Mlle Amélie Dufilho, la mariée, charmante dans la toilette nuptiale qu'elle portait très gracieusement, est entrée à l'église au bras de son père, M. Ludovic Lafargue. Deux beaux enfants, Herbert Schneidau et St-John Eshleman, tout de blanc habillés, marchaient devant eux. Le marié était assisté de M. George Ricau. La toilette exquise que portait la mariée, était en cachemire de soie et chiffon blanc drapé de dentelle point d'Angleterre ayant appartenu à la mère de M. Saracco. Le voile de tulle qui l'enveloppait était retenu sur ses cheveux par une touffe de fleurs d'oranger et elle avait un bouquet de roses blanches et de muguet. La cérémonie au cours de laquelle Mlle Aline Lafargue a chanté un "Ave Maria" avec accompagnement d'orgue, a été suivie d'une réception intime à la résidence du père de la mariée, rue Kerlerec. Les salons étaient décorés pour la circonstance d'une profusion de plantes vertes et de fleurs blanches, et dans la salle à manger, la table étincelante de cristaux était fleurie de roses blanches. Les jeunes époux auxquels de nombreux et très beaux cadeaux ont été adressés, sont partis en voyage de noces le même soir accompagnés des meilleurs voeux de leurs nombreux amis. Ils demeureront au retour 1356 rue Kerlerec.

Jeudi après-midi un lunch intime et charmant a eu lieu chez Mme Abe Brittin.

Mme Peter Labouisse, de New-York, passe quelque temps chez sa mère, Mme H. Rathbone.

Le Cercle Philomele a donné son troisième récital hier soir, dans la Salle Junius Hart.

Mlle Medora Hyman a donné un bridge en l'honneur de Mlle Pearl Hyman et Mme J. W. Teasdale de St-Louis. Les prix, des chandeliers et des pots à fleur en cuivre ont été obtenus par Mlles Béatrix Kennedy, Adèle Matthews, Olive Manson, Alpha Kessler et Mmes Louis Christianson et M. B. Trezevant. La table de thé était garnie d'asparagus, de fougères et d'oeillets rouges. Le chocolat et le thé y étaient servis par Mme George H. McLean et Mlle Mary Hyman.

Une magnifique dîner a été offert à M. Hunter C. Leake, mardi soir, à l'Hôtel St Charles, par les ex-Rois du Carnaval. La table était décorée aux couleurs du Carnaval et une brillante musique était fournie par l'orchestre du Prof. O'Connell.

La Fraternité Beta Theta Pi a donné un thé intime dimanche dernier, dans sa nouvelle salle Place Audubon. Parmi les assistants, Mlles Hilda Beltran, Marie Théard, Florence Vizard, Clare McEnery, Juanita Woody, Marie Gelpi et MM. Henry Elder, Willie Mysing, Delvaille Théard, Frank Parker, Léon Soniat, Marc Lejeune, Roland Wynne, Arthur McGuirk, Nelson Wooddy.

Mercredi après-midi Mlles Pinckard donnaient un bridge whist et un five o'clock en l'honneur de Mlle A. Parker de Philadelphie. Leurs invitées comprenaient Mlles Ethel Stone, Evelyn Byrd, Joséphine May, Alice Shiell, May Hosmer, Adèle Matthews, Caro Chaffe, Mary Cleveland, Anna Martin, Janet Ford, Mlle Bryant de New-York, Mme George Allison et Mme John S. Seymour. Des boîtes japonaises ont été obtenues comme prix par Mlles Joséphine May, Janet Ford, Evelyn Byrd et Mlle Bogart de New-York.

A un lunch donné par Mme York Nicholson lundi, assistaient Mlles Juliette Ryall, Lilly Walsh, Browning Coleman, Mary Homer, Willie Mysing, Elise Hinderman, A. McDonald, Marguerite Fairchild, Mme P. A. Lelong, Jne, Mme G. A. Hogsett, Jne, et quelques autres. Des oeillets rouges et blancs décoraient la table.

Mme P. F. Pescud recevait mercredi après-midi pour sa nièce, Mlle Martha Gilmore, à qui elle offrait une partie de bridge. Les prix, des flacons d'eau de cologne en cristal et argent, furent gagnés par Mlles Laura Hayward, Rebecca Mc Cutcheon, Marguerite Holland, Sallie Trufant, Béatrix Kennedy et Agalice McCaw. Les autres jeunes filles présentes étaient Mlles Laure Beauregard Larendon, Jeanne Lange, Mary Ashley Stanton, Isabel Spragne, Germaine Stouse, May Gilmore, Helen Warley, Medora Hyman, Marguerite Maginnis, Elise Richardson, Agnès George, Mary Ellis Leake, Sidney Lee Brousseau, Amélia Baldwin, Myra Pond, Emma Tebo, Louise Westfeldt, Aphra Kessler. Après le jeu a eu lieu un thé. Autour d'une table admirablement ornée de fougères, d'oeillets blancs et de candélabres garnis de bougies et d'abat-jour verts, les rafraîchissements étaient servis par Mlles Alice Beauregard, M. Frost, Inez Burguières, Elise Urquhart, Delphine Charles et Joséphine Maginnis, qui ont reçu de ravissantes assiettes peintes de Mme Pescud, en souvenir de la circonstance. Au nombre de celles qui sont venues prendre le thé se trouvaient Mlles May Dart, Laurette Landry, Browning Coleman, Lawrence Humphreys, Blanche Lemarié, Pearl Hyman, Pearl Wight, Mmes Gidéon Stanton, W. D. Maginnis, Paul Brand et Thomas Gilmore.

Le mariage de Mlle Marie Honorine Soubie, fille de M. et Mme Joseph Soubie, avec M. Antoine Duclos, de St Bernard, a été célébré mardi matin à l'église St Maurice dans la plus stricte intimité à cause d'un grand deuil dans la famille de la mariée.

A l'issue de la cérémonie qui a été faite par monseigneur Solignac, le jeune couple est parti en voyage de noces. M. et Mme Duclos seront de retour dans une huitaine de jours et demeureront à St Bernard.

M. Robert G. Musgrove est arrivé récemment de New-York et passe quelque temps à la Nouvelle-Orléans.

Une brillante parte de bridge a eu lieu chez Mme Hudson G. Wolfe mardi après-midi. Les personnes présentes comprenaient Mmes W. C. C. Claiborne, W. P. Brown, James D. Lacey, J. W. Hearn, Henry V. Beer, Lucien Lyons, H. P. Jones, Benjamin G. Kernan, Reuben G. Bush, Jne, W. H. Dickson, E. E. Soulé, George Aldigé, Albert Soulé, Reginald S. Burke, Mlle Ruth Bush, Mmes Eugène Martin, Frank Soulé, James B. Bush, Sumter Boullemet. Des palmiers et des fleurs printanières décoraient le salon, et dans la salle à manger où Mme Garland Wolfe servait le thé, la table était parée de roses roses et d'asparagus.

Mme Joseph Gomila a donné un lunch au Pickwick Club lundi.

Charmante, la partie de bridge et de hearts qui a eu lieu chez Mme Alice Calder, mercredi après-midi. Y assistaient: Mmes Abe Brittin, Pearl Wight, James L Bradford, W. Renaud, Warren Easton, H. E. Grice, C. W. Robertson, James L. Bradford, J. D. Rouse, N. Kirkpatrick, Eli Watson, H. D. Brook et autres. La table sur laquelle le thé et le café ont été servis après la partie par Mlle Gertrude Stott et Mme David B. Gore, était ornée de tulipes rouges et de fougères. Mlle Fenella Hero et Mlle Alice Shiell servaient les rafraîchissements.

M. et Mme Walter Stauffer et Mlle Céleste Stauffer sont de retour d'un séjour à la Passe Christian.

Mme Henry E. Grice a donné lundi dernier un bridge précédé d'un lunch servi par petites tables. Celles-ci étaient ornées de jacinthes blanches et de muguet. Les cartes indiquant les places étaient des valentines artistement peintes. Dans l'assistance: Mmes Henry Daspit, E. V. Michel, Henry M. Gill, Albert L. Soulé, George Kausler, Edward Harper, J. L. Wright, C. Mentz, Swan Sullivan, Joseph Gomila, E. Ficklen, Joseph M. Gore, M. Boatner, H. Sayres, Arthur Lewis, W. H Renaud, Andrew Hooper, R. R. Barrow, St Clair Adams, John M. Heyn, A. W. Calder, Carl A. Andrews, Mlles Ethel et Nannie Forman et Aline Prochaska. Les prix ont été gagnés par Mmes Adams, Harper, Gomila et Wright.

Mme Leila Hickox qui était depuis quelques temps l'hôte de Mme Charles M. Greene, a régagné sa demeure près de Patterson, Lne.

Mme Emile Bayle est arrivée récemment de Denver, et passe quelques temps chez ses soeurs, Mlles Wiendalh.

LE

PARDON

Dans la maison—une grande ruche d'ouvriers de la rue Delambre, où Tony Robec occupait une chambre depuis deux trimestres—tout le monde le croyait veuf. Et pas depuis longtemps, puisque son petit garçon, avec lequel il vivait seul—ce petit garçon toujours si bien tenu, comme par les soins d'une maman—était âgé de six ans à peine. Pourtant ni le père ni le fils n'avaient de crêpe à la casquette ou sur la manche.

Tous les jours, de grand matin, Tony Robec, qui travaillait, comme ouvrier compositeur, dans une imprimerie du Quartier Latin, partait avec son petit Adrien encore tout ensommeillé sur son épaule et l'allait déposer dans une école du voisinage. Il venait l'y reprendre, après la journée faite, entrait, en tenant son petit homme par la main, chez le boucher et chez la fruitière, rapportait dans le panier de l'enfant, ainsi que l'eût fait une ménagère, ce qu'il fallait pour le dîner, et s'enfermait jusqu'au lendemain.

Les commères au cœur compatissant plaignaient ce pauvre père — quarante ans tout au plus; encore bel homme, l'air si triste avec son teint pâle, sa barbe noire, striée d'argent et ses yeux dorés de lion au repos — et elles disaient derrière lui:

—Cet homme-là devrait se remarier.... Un bon sujet, jamais en ribote.... Bien sûr, il trouverait aisément une brave fille qui prendrait soin de lui et de son gosse.... Avez-vous remarqué comme son petit est soigné?.... Ni trou ni tache..... Un homme d'ordre, ça se voit tout de suite. Et il paraît qu'il gagne ses dix francs par jour.

On aurait voulu faire sa connaissance. Ordinairement, ce n'est pas difficile de se lier entre voisins, dans les maisons populaires, où l'on vit la porte ouverte. Mais Tony avait un air réservé, une façon polie de saluer le monde dans l'escalier qui intimidaient.

—

Chaque dimanche, le père et le fils, propres comme des sous neufs, partaient en promenade. On les avait rencontrés dans les musées au Jardin des Plantes. On les avait vus aussi, avant l'heure du dîner, dans un petit café du quartier, où Tony se permettait sa seule débauche de la semaine et buvait une absinthe, longuement, à petits coups, tandis qu'Adrien, assis à côté de lui sur la banquette de cuir, regardait les journaux à images.

—Non, mesdames—disait aux voisines la concierge qui était sentimentale—ce veuf-là ne se remariera pas. L'autre dimanche, nous nous sommes croisés dans une allée du cimetière Montparnasse. C'est sans doute là que sa femme est enterrée.... Il faisait peine à voir, avec son orphelin à côté de lui.... Il a dû adorer sa défunte.... C'est rare, mais il y en a des comme ça.... Un inconsolable!.....

Hélas! oui, Tony Robec avait tendrement aimé sa femme et ne se consolait pas de l'avoir perdue. Seulement, il n'était pas veuf.

Oh! bien simple et pas gaie, son histoire. Ouvrier consciencieux, mais médiocrement doué pour le métier, il n'était parvenu qu'assez tard à bien "lever la lettre", à gagner passablement sa vie, et, pour cette raison, il n'avait songé à se marier qu'après avoir passé la trentaine. Il lui aurait fallu une raisonnable, ayant connu, comme lui, pas mal de misère. Mais l'amour s'occupe bien des convenances! Tony perdit la tête devant la jolie frimousse d'une fleuriste de dix-neuf ans, sage encore sans doute, mais si frivole, ne songeant qu'à la toilette et sachant d'ailleurs s'habiller avec quatre chiffons comme une petite princesse Il avait quelques économies, de quoi se mettre en ménage gentiment, avec une armoire à glace—quatre-vingts francs au faubourg Saint-Antoine—où sa femme pourrait se mirer des pieds à la tête. Il épousa Clémentine, et, dans les premiers temps, ce fut délicieux. Comme on s'aimait! On avait deux chambres, au cinquième, boulevard de Port-Royal, avec un bout de balcon et la vue de tout Paris. Tous les soirs, en sortant de son imprimerie, située sur la rive gauche, Tony Robec, son paletot cachant sa veste d'ouvrier, avant l'air d'un demi monsieur, allait attendre au coin du pont des Saints-Pères, sa petite femme, qui revenait de la rue Saint-Honoré, où était son atelier. Bras dessus, bras dessous, serrés l'un contre l'autre, on rentrait bien vite au logis lointain, pour y faire gaiement la popote du soir. Mais les dimanches, surtout, étaient exquis. Tant pis! on se trouvait trop bien chez soi, on ne sortait pas. Oh! les bons déjeuners d'été avec la fenêtre ouverte sur la grande ville et le plein ciel! Pendant qu'il sirotait son café et fumait sa cigarette, Clémentine allait arroser les caisses de fleurs sur le balcon. Non, elle était trop mignonne! Il se levait, la surprenait d'un baiser dans le cou. "Finis donc.... que tu es bête!" Mais voilà! Tout de suite un enfant, leur petit Félix, qu'on allait voir chez sa nourrice, à Margency, tous les quinze jours. Mort de convulsions, au bout d'un an. Ils étaient bientôt consolés par la naissance d'Adrien, que la mère voulait nourrir. Elle quittait l'atelier, prenait de l'ouvrage chez elle, gagnait moitié moins, faisait quand même un peu de toilette, jouait à la dame au Luxembourg, en poussant devant elle son bébé dans une petite voiture d'osier. Et Tony avait beau bûcher comme quatre, travailler dans un journal de nuit, le ménage était gêné s'endettait. Puis l'enfant sevré grandissant, allait à l'asile, et la mère, souvent inoccupée toujours coquette, s'ennuyait à la maison, prenait l'habitude des dangereuses flâneries. Voyez-vous d'ici ce pauvre homme, vieilli avant l'âge, épuisé de soucis et de besogne, et cette folle tête de vingt-trois ans, jolie comme un Greuze?.... Un soir, rentrant avec son gamin qu'il avait pris à l'asile en passant, Tony Robec trouva sur la cheminéée une lettre d'où tomba, quand il ouvrit l'enveloppe, l'anneau de mariage de Clémentine. Dans cette lettre, la méchante enfant leur disait adieu, à lui et à son fils, en leur demandant pardon.

O romantiques bourgeois du jury, qui acquittez toujours, sous prétexte de crime personnel, les maris outragés qui voient rouge et qui tuent la femme et l'amant, vous allez trouver le pauvre Tony bien ridicule et même un peu vil. Mais il eut plus de douleur que de colère. Il pleura beaucoup, et quand son Adrien lui disait: "Où est maman! Reviendra-t-elle bientôt, maman?" il embrassait passionnément le petit et lui répondait: "Je ne sais pas."

Clémentine s'était enfuie dans les premiers jours de mai.—Oh! comme l'odeur des lilas est parfois perverse!—Tony, au terme de juillet, vendit presque tout son mobilier pour acquitter ses dettes et vint habiter rue Delambre, voulant se dépayser. C'était là qu'il vivait si discrètement, si dignement, avec son petit garçon et qu'on le prenait pour un veuf.

—

Vers la fin de septembre, l'ouvrier reçut une lettre de sa femme, quatre pages incohérentes et désespérées, où l'encre était délayée par les larmes. Son amant, un étudiant en médecine, était parti depuis cinq semaines, en vacances dans sa famille, tout là-bas, dans le Midi, et il n'écrivait plus, ne donnait plus signe de vie. Elle était abandonnée, trahie à son tour, la trahisseuse! et elle se repentait, implorait, criait grâce. Cela fit bien mal au pauvre Tony. Mais rassurez-vous, jurés féroces qui tous avez l'âme du More de Venise, et, s'il vous plaît, rendez un instant votre estime au pauvre homme. Il fut fier et ne répondit rien à l'épouse coupable.

Il n'eut plus aucune nouvelle de Clémentine jusqu'à la veille de Noël.

Or, ce jour-là, depuis plusieurs années, il avait la touchante habitude d'aller, avec sa femme, porter un modeste bouquet—quelques violettes gelées avec une rose frileuse au milieu—sur la tombe de leur petit Félix, qu'ils avait voulu avoir près d'eux à Montparnasse, dans une concession de cinq ans, déjà renouvelée.

Pour la première fois, Tony Robec dut accomplir ce pèlerinage, seul avec son petit Adrien, et, tout en franchissant la porte du cimetière, sous un funèbre ciel d'hiver—méprisez de nouveau ce cœur sans courage, terribles Othellos du jury!—il souffrait plus que jamais du souvenir de l'absente, de la fugitive.

—Où est elle, à présent? songeait-il.

—Qu'est-elle devenue?

Mais en arrivant devant la tombe de Félix, qu'il eut quelque peine à retrouver, il s'arrêta, tout surpris.

Il y avait, sur la pierre, trois ou quatre jouets comme on en donne aux plus pauvres enfants—une trompette, un polichinelle, un caniche sur un soufflet—qu'on venait de déposer là, car ils étaient tout neufs, avaient été achetés, évidemment, le jour même, à la boutique à treize.

—Ah! des joujoux! s'écria joyeusement Adrien devant l'humble trouvaille.

Mais le père, ayant aperçu un bout de papier épinglé sur les jouets, se pencha, le prit et lut ces mots, dont il reconnaissait bien l'écriture: "Pour Adrien, de la part de son frère Félix, qui est maintenant avec le petit Noël."

Tout à coup, il sentit son fils se serrer contre lui, il l'entendit murmurer d'une voix effrayée: "Maman!"—et, à quelques pas de là, agenouillée près d'un groupe de cyprès, il vit une femme vêtue d'une robe et d'un châle de pauvresse, oh! si pâle! les yeux si meurtris! qui tendait vers lui des mains jointes et suppliantes.

Entre nous, messieurs les jurés sanguinaires, je ne crois pas que Tony Robec ait alors pensé à Celui qui naquit en ce jour de Noël et qui enseigna, par la parole et par l'exemple, le pardon des injures. L'ouvrier n'avait point de religion. Mais son cœur plébéien ignorait l'amour-propre et la rancune. Après un tressaillement, moins causé par le courroux de l'ancien outrage que par la pitié de voir dans un état si misérable la femme qu'il avait tant aimée, il poussa doucement vers elle son petit garçon.

—Adrien, dit-il, va donc embrasser ta mère.

Elle saisit son enfant dans une étreinte éperdue, lui mit dix baisers dans les cheveux avec un râle de bonheur, puis, se relevant et tournant vers son mari un regard qui mendiait:

—Que vous êtes bon! murmura-t-elle.

Mais il était déjà près d'elle et lui répondait, la bouche aride, presque durement:

—Ne parle pas.... et donne-moi le bras.

Il n'y a pas loin, du cimetière à la rue Delambre. Ils firent le trajet à grands pas. Tony sentait le bras de Clémentine trembler sur le sien. L'enfant marchait auprès d'eux, l'esprit ailleurs déjà, admirant les joujoux.

La concierge de la maison où habitait Tony se tenait sur le seuil de la porte:

—Madame, lui dit-il, voici ma femme, qui était depuis six mois en province, auprès de sa mère malade, et qui revient habiter avec moi.

Et en montant l'escalier, il dut soutenir, porter presque la malheureuse qui éclatait en sanglots et défaillait d'émotion et de joie.

Arrivé dans sa pauvre chambre, Tony fit asseoir sa femme sur l'unique fauteuil, lui jeta de nouveau son fils dans les bras; puis il ouvrit un tiroir de la commode, y prit une méchante boîte de carton, en tira l'alliance de Clémentine, la lui remit au doigt; et seulement alors, sans un mot de reproche, sans une parole amère sur le passé, silencieusement, gravement, avec la large générosité des cœurs simples, il la baisa sur le front pour qu'elle fût bien sûre qu'il lui pardonnait.

FRANÇOIS COPPÉE.

La valse tragique.

Après le dernier refrain de la chanson en vogue, nasillée par le phonographe, des bravos crépitèrent dans le pavillon métallique. Aussitôt, Jacques Dormoy appuya sur le déclic et l'appareil s'arrêta.

— On n'est pas encore parvenu, murmura-t-il, à rendre exactement la voix humaine avec toutes ses nuances, toutes ses finesses. Mais comme on reconnaît cependant le timbre, l'expression de ceux qui vous sont chers, quand leur voix est enregistrée sur une cire vierge et que, même longtemps après, on la reproduit.!

— C'est, en effet, saisissant de vérité, répondit Lucien Vital.

Les deux jeunes hommes se se turent et, tandis que Jacques passait en revue la grande armoire où s'entassaient des centaines de rouleaux de phonographe, Lucien, son beau frère, se prit à rêver.

Depuis plus d'un an ils ne s'étaient pas vus, c'est à dire depuis le crime mystérieux qui avait mis fin aux jours de Cecile Dormoy, la femme de Jacques, la sœur de Lucien.

Ce crime—personne ne s'en souvient aujourd'hui—ce crime avait eu alors, à Paris, un retentissement considérable. La personnalité sympathique de la victime en était cause assurément, mais surtout les circonstances étranges, inexpliquées dans lesquelles il s'était accompli. On avait trouvé la malheureuse, ce jour-là, seule dans son salon, effondrée sur le parquet, étranglée. La première personne qui la découvrit ainsi fut sa femme de chambre.

L'instruction ouverte fit arrêter tour à tour plusieurs individus suspects, mais on dut les relâcher, faute de preuves. Enfin on alla jusqu'à soupçonner le mari même de Cécile Dormoy. Les bavardages d'amis malveillants ne disaient-ils pas que la beauté séductrice de la jeune femme et sa conduite avaient excité, plus d'une fois, la jalousie de Jacques? Celui-ci ne passait-il pas pour avoir un caractère violent et brutal? Mais de là à commettre un crime!....Était-ce possible?

Le jeune ménage paraissait heureux. Aucune lettre, aucun flagrant délit n'était connu qui motivât une telle vengeance. Jacques n'avait été vu de personne, avenue du Bois, pendant cette journée et, quand il arriva chez lui, à la fin du jour, quand il se trouva devant le cadavre déjà froid de sa femme, il montra une douleur si poignante, un désespoir si vrai, si sincère qu'à s'en souvenir, les témoins refusèrent de confirmer un semblable soupçon.

Quelque temps encore, on chercha, mais les journaux cessèrent peu à peu de parler de cet événement. Jacques Dormoy, pour cacher son chagrin, partit faire un long voyage à l'étranger. L'affaire enfin fut classée.

Quant à Lucien Vital, il avait perdu en sa sœur son unique affection, toute sa famille et fut longtemps à se remettre de ses émotions.

Les mois, pourtant, avaient succédé aux mois. Jacques revint à Paris et Lucien se réjouit à l'idée qu'il allait retrouver en lui l'excellent camarade que son beau-frère avait toujours été.

Ce dernier, ne pouvant continuer à vivre là où le drame mystérieux s'était déroulé, avait changé d'appartement. Mais à peine eut il terminé son installation que Lucien alla sonner à sa porte. La rencontre fut émouvante, mais ils glissèrent sur le passé et s'étendirent sur le voyage que Jacques Dormoy venait de faire.

Ils dînèrent ensemble. Puis, confortablement installés au coin du feu, ils goûtèrent, côte à côte, la douceur du calme et du silence. C'est à ce moment que Jacques eut l'idée de faire jouer le phonographe dont il ne s'était pas servi depuis la mort de sa femme.

Des valses, un peu désuètes, comme les aimait la morte, défilèrent, alternant avec des monologues et des chansons de café-concert, rouleaux achetés récemment par Jacques. Ils se taisaient.

Lucien, cependant, se sentait envahi d'un malaise étrange. La pièce où il se trouvait était nouvelle pour lui, mais il y reconnaissait maints meubles et maintes bibelots, vus chez sa sœur autrefois. Ce phonographe, surtout, le troublait.

Ne venait-il pas de se rappeler qu'après du cadavre de Cécile Dormoy, on avait remarqué, le jour du crime, ce même appareil? Elle avait dû le faire jouer, quelques instants peut être, avant d'être assaillie lâchement et, quand la police était entrée dans la chambre, un rouleau reposait encore sur le machine.

Tous ces souvenirs lui revenaient aujourd'hui au contact de tant d'objets connus et c'est en vain qu'il essayait de les chasser loin de lui. La voix de Jacques le fit sortir pourtant de ses rêveries:

— Que veux-tu entendre maintenant?

— Ce qu'il te plaira.

Et Jacques s'en fut s'asseoir devant la petite table où se trouvaient tous les minuscules ustensiles nécessaires pour allumer, selon les règles, un havane. Lucien, lui, se leva. Dans l'armoire grande ouverte, il avisa une boîte sur laquelle on lisait: "Le Beau Danube bleu".

A cette annonce, Jacques pâlit et s'écria, d'une voix changée:

—De grâce, Lucien, pas celui-là!

—Pourquoi donc? répliqua l'autre, surpris de cet accent d'angoisse.

—C'est ce rouleau qui se trouvait sur l'appareil le jour où Cécile a été....

—Comment le sais-tu puisque tu n'étais pas là?

Jacques fut une minute à répondre:

—Mais on me l'a dit....toi... ou bien quelque autre....

Lucien fut frappé du trouble de son beau frère. Il insista:

—C'est une valse comme une autre.

—Après tout, si cela te fait plaisir....

Jacques s'était ressaisi. Les mains dans les poches, le cigare aux lèvres, il s'approcha de l'appareil et attendit.

Pendant quelques minutes encore, le rythme lent de la m que se déroula dans le sil mais comme les dernières rres allaient mourir au fo pavillon métallique, Lu leva pour arrêter l'instrum avançait déjà la main, l Jacques essayant de le c cer balbutia:

— Arrête! Arrête vite!

— Pourquoi?

Le mari de Cécile eut de terreur et de rage. Les en avant, il se jeta sur l artistes graphe. Mais Lucien n'e citons sa pas le temps de l et Hal l'instrument. Il saisit s Walter frère à bras le corps et le tint, par force, immobile.

Un éclair avait traversé son esprit.

En une seconde à peine, il s'était expliqué la terreur, la rage de Jacques.

Après les dernières notes du "Beau Danube bleu", il y avait peut être, il "devait y avoir", sur le rouleau, quelque chose d'enregistré.

Et cette "autre chose", si elle existait, il fallait la connaître...

Lucien tenait toujours Jacques qui se débattait. L'appareil, lui, roulait sans cesse. A la valse achevée avait succédé un ronronnement qui, dans cette minute, paraissait formidable. Les instants semblaient des siècles.

Tout à coup jaillit du pavillon une voix de femme déchirante, lamentable, angoissée, puis, peu à peu, plus faible, enfin expirante, et la voix, en qui les deux hommes, également pâles d'horreur, reconnurent celle de Cécile, la voix de la morte clamait dans le silence:

— Jacques, tu m'étouffes, tu m'étouffes, tu m'ét....

— C'est toi qui l'as tuée! hurla Lucien.

— C'est moi, avoua enfin le malheureux en s'écroulant, blême d'effroi. Elle m'avait trompé....

Et, comme le phonographe bruissait toujours, Jacques râla, la bouche tordue, les yeux fous:

— Oh! sa voix! sa voix que j'entends!....

A propos du Métro.

Peu de personnes parmi celles qui utilisent le chemin de fer métropolitain de Paris connaissent la puissance nécessaire au mouvement d'un train de quatre voitures: de 1.000 à 1.300 chevaux vapeur; avec cette puissance, on obtient facilement des démarrages ne dépassant guère vingt-cinq secondes, si l'on suppose qu'au même instant dix trains peuvent démarrer ensemble, condition presque irréalisable dans la pratique; l'on voit de suite que la puissance demandée aux usines génératrices peut sauter brusquement de 0 à 13.000 chevaux. Il en serait ainsi si le courant ne passait pas par ce que l'on appelle des "sous-stations", où le courant est transformé et emmagasiné dans de puissantes batteries d'accumulateurs; celles-ci concourent à la régularisation du régime en fournissant au moment des démarrages une partie du courant demandé par les trains. Pendant la marche à vide, la période de freinage et l'arrêt, les batteries d'accumulateurs se rechargent et tendent ainsi à maintenir constante la puissance développée par les usines génératrices. (J. P.)